
U d'/of OTTAWA
39003003833455

Ferland

Le Canada chanté

3

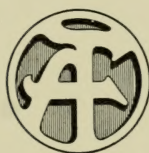
ALBERT FERLAND

Le
Canada chanté

LIVRE TROISIÈME

L'ÂME DES BOIS

Illustrations de l'auteur



MONTRÉAL
L'AUTEUR, ÉDITEUR

1909



AUX CANADIENNES

Aux Canadiennes aux yeux doux
Ces rimes qu'hier j'ai semées
    Dans les forêts aimées
    Du pays de chez nous.

A. F.

L'ÂME DES BOIS

Pars courageusement, laisse toutes les villes;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

ALFRED DE VIGNY.

Fierté

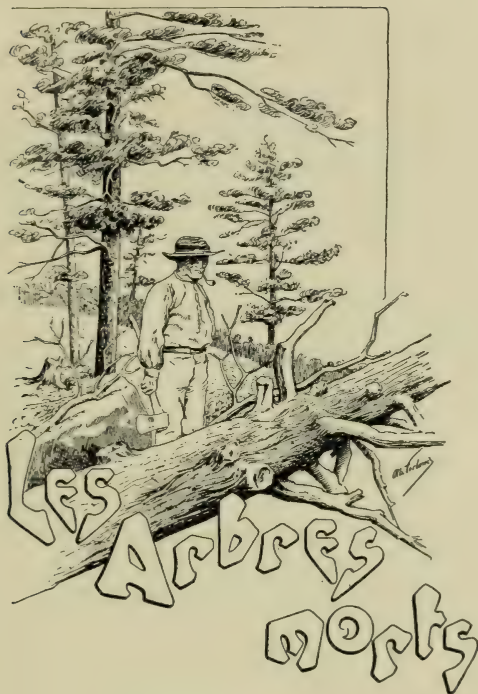
Toi, mon âme, viens-t'en rêver parmi les monts!
À d'autres le mensonge et la gloire des villes!
Viens-t'en, car je suis las d'ouïr les gens habiles,
Et me sens étranger au peuple des maisons.

Pour nous sont des déserts ces lieux encombrés d'hommes,
Où comme un oiseau noir passa ma vérité,
Où j'ai si bien souffert, où j'ai si peu chanté
Le rêve que Dieu mit dans le fou que nous sommes!

Viens-t'en! Allons ailleurs semer notre chanson,
Sortons du bruit, sortons de la foule méchante!
Mon âme, entrons chez nous, soyons où l'arbre chante,
Où le jour apparaît, puissant, à l'horizon.

La Terre vierge à ceux que le Rêve accompagne!
Plein ciel au regardeur de soirs et de matins!
Aux yeux francs la fuite immense des lointains!
Aux pieds bons de marcher dans la paix des montagnes!

1905.



A Sir Wilfrid Laurier.
Premier ministre du Canada.

Tels dorment dans la mort aux pieds des bois vivants
Les arbres dont l'amour a tourmenté la terre,
Arbres forts que jadis la fuite des grands vents
Faisait, tumultueux, chanter dans la lumière.

Homme, sais-tu les jours où dans l'ombre ils sont nés,
Frêles, parmi les bois, leurs pères pleins de force,
Sais-tu les printemps morts qui les ont couronnés
Et les rudes hivers où tonna leur écorce?

Sais-tu combien de fois, travailleur ténébreux,
Du bourgeon des avrils à la feuille fanée,
Le Temps, nombrant sa marche en leurs troncs
D'un cercle parallèle a figuré l'année? [vigoureux,

S'évasant sur le sol leur flanc informe et lourd,
Lentement, s'est vêtu d'épaisses moisissures,
Et, parfois, les chasseurs font, avec un bruit sourd,
Choir sous le *mocassin* leur grasse pourriture.

Songe que ces géants, orgueil du siècle enfui,
Quand l'humus nourrissait leurs racines sans nombre,
Portant plus haut leur front que les bois d'aujourd'hui,
Remplis de majesté, faisaient la forêt sombre.

Il était vierge alors le royaume des pins,
Et la famille auguste et profonde des chênes
Régnait, sans craindre l'homme, au sein des monts hau-
Et, tel un océan, les bois couvraient les plaines. [tains,

Passé des bois, je t'aime, et les vieux caribous, [rêves,
Dans leurs sentiers plus courts, moins que moi dans mes
Regrettent l'heure ancienne où la forêt chez nous
Chantait la liberté d'enténébrer les grèves.

Je porte en moi le deuil des grands bois d'autrefois,
Et ces troncs dépouillés du manteau de la vie,
Je sais les voir debout, tels que les Iroquois,
Ténébreux, les ont vus le long de la patrie.

1903.

Soir d'Octobre

A M. le sénateur et Mme Raoul Dandurand.

Dans le mois de la feuille rousse,
Un soir plus tiède parfois,
Plein de l'odeur moite des bois,
Nous fait le don d'une heure douce.

Tel est venu le soir présent,
Le soir d'automne que j'écoute
Bruire aux érables de la route,
Heureux d'être le seul passant.

J'ai vu tomber, couleur de cuivre,
L'ardente image du soleil,
Puis, verdissant le bas du ciel,
Chanta le soir que j'aime à vivre.

Prompt, il a fait les coteaux gris,
Éteint l'éclat des feuilles claires,
Brouillé le dessin des fougères,
Cendré la masse des taillis.

Le gris rêve où courait la zone
Des érables aux cimes d'or.
Languide, au loin le jaune est mort,
Le rouge est mort avant le jaune.

Seuls, voilés d'ombre, d'un blanc sourd,
Les bouleaux proches se devinent,
Et les blancheurs qu'ils font déclinent,
Tant le clair-obscur devient lourd.

Déjà se tourmentent les formes,
Et la douceur du soir me fuit.
Dans les approches de la nuit
Chênes et pins se voient énormes.

Oh! rude aspect des bois mouvants,
Quand leurs branches, de nuit baignées,
Comme de sombres arraignées,
S'entre-croisent au gré des vents!

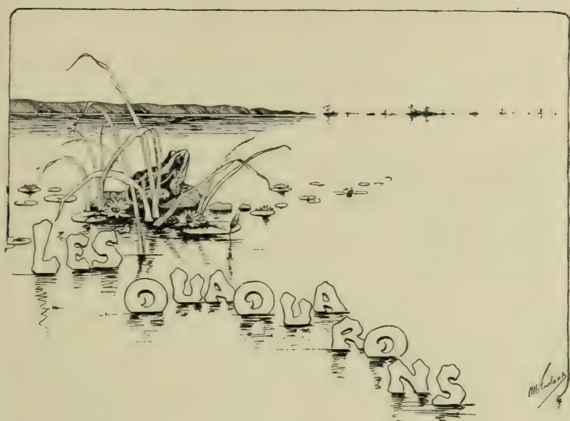
C'est la brune. L'arbre est farouche.
Je n'écoute plus ses chansons.
L'âme s'inquiète des sons;
L'effroi nocturne étreint la bouche.

— Crains, passant! Le chemin désert
Semble te mener vers un gouffre.
En vain l'œil interroge et souffre:
Dans la nuit ta route se perd! —

Ainsi la Peur, folle et soudaine,
Parfois nous parle au fond du soir,
Quand l'homme est seul, quand l'arbre est noir,
Et que la maison est lointaine.

Sur le Mont-Royal
15 octobre 1906.





Ils n'en revenaient que tard le soir, lorsqu'ils étaient fatigués d'entendre le coassement des grenouilles et le *beuglement* du *ouaouaron*.

A. Gérin-Lajoie.

A Auguste Dorchain.

Quand l'arbre enténébré dans les lacs semble choir,
Grenouilles que la mort des soleils fait poètes,
Vos chants, tels des adieux à la fuite du Soir,
Surgissent, solennels, au bord des eaux muettes.

Grenouilles, mon enfance a compris votre voix.
Pieds nus et l'âme ouverte au cantique des grèves,
Esseulé dans la paix auguste des grands bois,
J'ai fait aux couchants roux l'hommage de mes rêves.

Comme un troupeau de bœufs, vers la chute du jour,
Emplit de beuglements le calme des prairies,
Vous avez, quand vient l'heure où l'âme a plus d'amour,
Peuplé de chants profonds mes jeunes rêveries.

Qu'ils sont lointains les soirs pensifs de mes douze ans,
Ces soirs dont la grandeur ont fait mon âme austère,
Ces soirs où vous chantiez, *ouaouarons* mugissants,
La douce majesté de la grise lumière!

Je revois la savane où ces soirs sont tombés,
Je revois s'empourprer les soleils en déroute:
En vain le flot des nuits me les ont dérobés,
Sanglante, leur image à mon rêve s'ajoute.

Ah! vos cris d'autrefois, grenouilles de chez nous,
À jamais regrettés, traversent ma mémoire;
Toujours dans mon esprit, religieux et doux,
Regardent vos yeux d'or vers des soirs pleins de gloire!

15 novembre 1908.

Reproches au Mois de Mai

A M. et Madame Joseph Girouard.

Mai venteux! Ce soleil avare, ce jour triste!
Boudeur, ne veux-tu pas faire les champs fleuris?
Vois-tu combien la nudité des bois persiste,
Comme l'érable semble ennuyé d'être gris?

Mai, sois bon, car les pins, dans leur sombre colère,
T'accusent de laisser près d'eux le bouleau nu!...
Si tu n'apportes pas le printemps à la terre,
Ah! pourquoi, Mai moins doux qu'Avril, es-tu venu?

Et nul parfum!... À naître encor la fleur de mai!...
Et ces neiges! ce bruit des eaux dans les ravines!...
Dis-moi, sont-ils prochains les jours, où, parfumé,
L'air des prés nous viendra dès l'aube, en brises fines?

Sur le Mont-Royal,
5 mai 1907.



A Albert Lozeau.

Les chères feuilles que je vois
  Sont les feuilles nouvelles,
  Non moins chères que celles
Des printemps fleuris d'autrefois.

Claires, diaphanes et telles
  Que les groupent les bois,
  Les feuilles que je vois
Surgissent comme des dentelles.

O que l'immense lointain bleu
Se voit encore entre elles,
Tant elles voilent peu
Les arbres, les feuilles nouvelles!

Les chères feuilles que je vois
Sont les feuilles nouvelles,
Non moins chères que celles
Des printemps fleuris d'autrefois.

Juin 1905.

Aux Arbres de chez nous

A Louis Tiercelin.

O le vert lumineux des feuilles que vous faites,
Arbres puissants des monts, des grèves, des marais,
Quand Mai revient sourire aux austères forêts,
Et fait chanter l'Amour dans la terre où vous êtes,
O le vert lumineux des feuilles que vous faites!

C'est bien, les Arbres bons, soyez verts, soyez beaux!
Votre œuvre est grande, et l'homme avec amour
[l'accueille;
Feuillez, feuillez, feuillez, gloire à l'Arbre qui feuille
Pour la source et les nids, pour l'homme et les
[troupeaux!
Feuillez, Arbres feuillant, splendeur des renouveaux!

Aimez notre pays, Pins noirs et beaux Érables.
Peuplez la plaine. Altiers et forts, gardez les eaux.
Sans vous nos lacs géants se feraient misérables,
Et les jours n'auraient plus le miroir des ruisseaux.
Aimez notre pays, Pins noirs et beaux Érables.

Vivez chez nous, vivez, vivez, Arbres vivants!
Frangez d'un vert profond la fuite des prairies;
Faites des fleurs, semez votre âme aux quatre vents;
Toujours aimés, soyez sans fin dans ma patrie;
Vivez chez nous, vivez, vivez, Arbres vivants!

Sur le Mont-Royal,
Juin 1905.

Pluie de Septembre

A l'Honorable Rodolphe Lemieux,
Ministre des Postes.

Il pleut. Le temps mauvais détrône
Le cher Été sur les coteaux.
Déjà surgit la feuille jaune,
Et sur les pins tranche la zone
Lumineuse des clairs bouleaux.
L'Été pleure sur les coteaux...

Chante à l'homme ta chanson bonne,
Si grave au sein des bois jaunis,
Eau blanche, oblique et monotone,
Qui raie, au gré du vent d'automne,
La toile immense du ciel gris,
Chantonne au fond des bois jaunis.

Et vous aussi, feuilles rouillées,
Qui tapissez les chemins creux,
Couleur d'ocre, toutes mouillées,
Chantez, chantez, feuilles souillées,
Qui, dans la gloire des jours bleus,
Firent nos arbres ténébreux.

L'Été se meurt, feuilles mourantes,
Septembre clôt votre destin.
Chantez la mort, feuilles souffrantes,
Que je verrai, tristes, sanglantes,
Tourbillonner, au vent, demain,
Feuilles, chantez sur mon chemin.

Sur le Mont-Royal,
24 septembre 1905.

Ennui d'Automne

A Olivar Asselin.

Comme on vous voit mourir dans l'épaisseur de l'eau,
Pénétrez dans mes yeux, rayons mourants d'automne,
Entrez, rayons, dans mon cerveau,
Pour que mon âme soit bonne;
Pénétrez dans mes yeux, rayons mourants d'automne.

Venez me rappeler l'ardeur du cher Été.
Sur moi soyez ainsi que sur la feuille morte;
Semez en moi votre bonté,
Pour que mon âme soit forte.
Sur moi soyez ainsi que sur la feuille morte.

Il m'est doux de vous voir, dans les matins mouillés,
Accrocher votre gloire aux bouleaux de la route,
Car je vivrai les jours brouillés
Où la pluie aux frimas s'ajoute...
Accrochez votre gloire aux bouleaux de la route.

Soyez lents à pâlir sur les choses d'en bas;
Glissez dans les chemins par où nous vient la Vie.
Rayons, rayons, ne mourez pas
Sur les penchants de ma patrie!
Éclairez les chemins où nous pleurons la Vie.

Sur le Mont-Royal,
12 novembre 1904.



A M. l'abbé Camille Roy.

Automne, l'Été cher a clos son œuvre verte,
Fruits et feuilles dont l'arbre en août s'est couronné,
Viens dans la terre où, roi des bois, l'érable est né,
Pays que la corneille aux mois venteux déserte,
Automne, l'Été cher a clos son œuvre verte.

Automne, à toi Septembre, à toi ses matins gris,
Moins prompts à révéler la gloire des collines.
Fais tes nuages flous, comme des mousselines,
Rapides, moutonner sur l'azur des midis.
Automne, à toi Septembre, à toi ses matins gris!

Je te reviens, Automne, ami des vents hostiles,
Pour redire la pourpre et l'ambre que tu mets
Sur la mélancolie auguste des forêts,
Tandis qu'un ciel d'étain s'alourdit sur les villes,
Je te reviens, Automne, ami des vents hostiles.

Rêveur, j'aime à semer des strophes dans les bois,
Quand les chênes rouillés font les montagnes rousses,
Que les vents, dans les soirs tumultueux et froids,
Enchevêtrant les pins austères, se courroussent,
Rêveur, j'aime à semer des strophes dans les bois.

J'aime à vivre les jours où rit la feuille blonde.
Depuis mes jeunes ans j'ai connu leur beauté:
L'aspect des bois jaunis me fait l'âme profonde.
Ah! les heures d'octobre où naufrage l'Été!...
J'aime à vivre les jours où rit la feuille blonde.

Automne, gloire à toi dans les forêts du Nord!
Empourpre les sumacs, fais les herbes ardentes,
Donne à mes yeux de voir, ainsi qu'un fleuve d'or,
Fuir la zone des bois jaunes le long des pentes,
Automne, gloire à toi dans les forêts du Nord!

Je connaîtrai le deuil de l'érable et du chêne.
Je mêlerai mon rêve à l'adieu des bouleaux,
Tandis que les matins aveugleront la plaine,
Et voileront dè bleu la ligne des coteaux.
Je connaîtrai le deuil de l'érable et du chêne.

Je verrai s'ajourer les érables carmins.
Déjà sur les monts roux leurs branches se défeuillent.
Sans fin dans le silence humide des chemins,
D'un vol oblique et lent s'abandonnent les feuilles.
Je verrai s'ajourer les érables carmins.

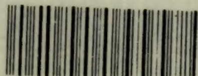
Bientôt, Novembre en pleurs fera gémir nos portes,
Et lorsque ses frimas fleuriront les ruisseaux,
Le dernier, je viendrai pleurer les feuilles mortes,
Et joindrai ma tristesse au départ des oiseaux.
Bientôt, Novembre en pleurs fera gémir nos portes.

Pensif, je viens semer mes strophes dans les bois
Dont le feuillage ardent fait les collines rousses.
Automne, que tes soirs tumultueux et froids,
Enchevêtrant les pins austères, se courroussent!
Pensif, je viens semer mes strophes dans les bois.

Puisse ma vie un jour te ressembler , Automne,
Et, comme l'arbre meurt par delà l'Été bleu,
Puisse-t-elle, pensive, harmonieuse et bonne,
S'éteindre dans l'amour et la gloire de Dieu,
Puisse ma vie un jour te ressembler, Automne!

Sur le Mont-Royal,
automne 1908.




a39003

003833455b